

## **Cosmopolitiser la globalisation: un monde sans alentours**

*Daniel Innerarity*

Cela doit être le signe de la difficulté de la tâche, le fait que les définitions du monde dans lequel nous vivons, les idées au moyen desquelles nous essayons de nous faire avec son essence, aient un caractère métaphorique. Comme si l'analyse sociale avait finalement à recourir à la poétique, on nous propose de comprendre la société contemporaine avec des images telles que le réseau, les flux ou les paysages pour expliquer une chose si simple et à la fois énigmatique: nous sommes au milieu d'un processus qui fait du monde un lieu unique.

Il me semble que toutes les explications qui s'offrent à nous pour clarifier la signification de la globalisation se trouvent dans la métaphore selon laquelle le monde

est resté sans alentours, sans marges, sans au delà, sans zones suburbaines. Que je sache, personne ne l'avait formulé avant que Karl Jaspers ne l'écrive ainsi en 1949: *il n'y a plus rien dehors*. Dans le fond, cette image d'un *monde sans alentours* exprime l'idée que le nôtre est un "monde sans frontières" mais d'une manière plus graphique qui permet de se faire une meilleure idée de ce que cela signifie. Global est ce qui ne laisse rien hors de soi, ce qui contient tout, lie et intègre de façon à ce qu'il ne reste rien de libre, isolé, indépendant, perdu ou protégé, sain et sauf ou condamné, dans son extérieur. Le "reste du monde" est une fiction ou une manière de parler quand il n'y a rien qui ne fait partie d'aucune façon de notre monde commun. Au fond, cette métaphore ne fait que donner une force graphique à cette idée kantienne selon laquelle dans un monde rond, nous finissons pas nous trouver.

Comme presque toutes choses importantes, cette configuration du monde n'est pas dûe à une décision consciente et réfléchie mais c'est le résultat de certains processus sociaux plutôt involontaires et complexes. L'unification du monde n'a pas eu lieu de la manière qui a été prétendue au long de l'histoire — comme la victoire d'un empire, l'unification de la classe prolétaire, l'homogénéisation commerciale, l'hégémonie du libre-échange, le triomphe d'une religion organisée, l'extension d'une idéologie mondiale fédéraliste — mais d'une manière imprévue et non prétendue, comme le résultat d'un processus qui a laissé le monde sans environs. La

plupart des problèmes que nous avons découle de cette circonstance, ou bien nous les ressentons comme tels, parce qu'il ne nous semble pas possible de nous soustraire à eux ou de les apprivoiser en fixant des limites au delà desquelles il faut les externaliser: la destruction de l'environnement, le changement climatique, les risques alimentaires, les tempêtes financières, l'émigration, le nouveau terrorisme... Pour Ulrich Beck, la globalisation signifie fondamentalement l'expérience de l'automenace de la civilisation qui supprime la simple juxtaposition plurielle des peuples et des cultures et les introduit à un espace unifié, à une unité cosmopolite de destinée. David Held parlait, dans un sens très similaire, des "communautés aux destinées croisées" pour indiquer que la globalisation des risques suscite une communauté involontaire, de façon à ce que personne ne reste hors de ce sort commun.

Quand les environs existaient, il y avait un ensemble d'opérations qui permettaient de disposer de ces espaces marginaux. Il fallait fuir, se désintéresser, ignorer, protéger. Elles avaient un sens, l'exclusivité du propre, la clientèle particulière, les raisons d'État... Et presque tout pouvait être résolu par la simple opération d'externalisation du problème, le passage à un "autour", hors de portée de la vue, dans un lieu éloigné ou vers un autre temps. Un autour est précisément un endroit où déposer pacifiquement les problèmes non résolus, les gaspillages, une décharge.

Qu'ont en commun l'étendue des droits individuels, qui empêche de considérer n'importe qui comme un simple sujet passif qui obéit aux décisions des autres et la conscience écologique, qui complique énormément le dépôt des résidus dans n'importe quel endroit où exige le recyclage? Les deux phénomènes sont la preuve que l'externalisation s'est problématisée, que rien ni personne ne veut être considéré comme un autour. Parler, par exemple, d'ordures spatiales pour se rapporter aux déchets de vaisseaux spatiaux qui, comme il me semble, tournent autour de la terre, cela révèle que le même espace a cessé d'être considéré comme un simple extérieur où il serait légitime d'abandonner la ferraille. Quand l'on commence à se préoccuper des ordures, c'est parce qu'on a introduit dans son champ visuel ce qu'avant l'on ne voyait pas ou l'on ne voulait pas voir. La conscience de la signification de la poubelle, prise aussi dans un sens littéral et métaphorique, suppose un agrandissement de notre monde, du monde que nous considérons le nôtre.

Peut-être peut-on formuler, avec l'idée de la suppression des environs, le visage le plus bénéfique du processus civilisateur et la ligne de progression dans la construction des espaces du monde commun. Sans la nécessité que quelqu'un le sanctionne expressément, il est toujours plus difficile de "passer le mort" aux autres, aux régions lointaines, aux générations futures, à d'autres secteurs sociaux. Cette articulation du propre et de celui des autres projette un lieu de responsabilité que

résumait très bien une plaisanterie d'El Roto: "dans un monde globalisé, il est impossible d'essayer de ne pas voir ce qui se passe en regardant de l'autre côté, parce qu'il n'existe pas". Pensons, par exemple, aux exigences de sensibilité pour les effets secondaires qui se posent dans des domaines très variés et spécialement dans l'activité des sciences et des techniques; dans l'illégitimité et le cynisme avec lesquels nous jugeons le discours des "dommages collatéraux" quand on parle d'actions militaires; dans l'intériorisation de la nature dans le monde des hommes qui suppose la conscience écologique, grâce à laquelle la nature a cessé d'être considérée comme quelque chose d'extérieur; dans le principe de maintien qui ressemble à une sorte de globalisation temporelle, une prise de considération de l'avenir, qui cesse d'être un simple alentours, les droits des générations futures ou la viabilité de l'environnement, contre la dictature du présent qui s'exerce aux dépens du futur.

Sans environs, avec une distance potentiellement supprimée, le monde est articulé en une espèce d'immédiateté universelle. Les êtres humains n'ont jamais été si près les uns des autres autant qu'aujourd'hui, pour le bon et pour le mauvais. Une conséquence de cela est le fait que les inégalités sont mieux perçues et semblent moins supportables quand les perceptions locales sont accompagnées de perspectives externes; quand l'on sait ce qui se passe dans un autre endroit, on donne de cette façon un

contexte au propre, on le désacralise et il se convertit en quelque chose qui pourrait être différent. On ne pouvait pas savoir qu'on était pauvre quand, dans tout l'environnement immédiat, il n'y avait que des pauvres. Pour percevoir la différence, la capacité de comparer est requise et cette comparaison est possible quand il n'y a rien que l'on ne peut cacher, quand tout est à vue. L'information est l'un de ces processus qui ont le plus contribué à ce que le monde reste sans alentours. David Elkins a défini la globalisation précisément comme ce processus par lequel des secteurs toujours plus importants de la population mondiale prennent conscience des différences de culture, de style de vie, de richesse et d'autres aspects. Indépendamment de l'augmentation ou de la diminution des inégalités créées par l'actuel système économique, la conséquence sans aucun doute, c'est que les inégalités existantes sont moins supportables.

La transformation la plus radicale réalisée dans un monde qui annule ses environs a à voir avec la difficulté de tracer des limites et d'organiser à partir de celles-ci n'importe quelle stratégie (l'organisation militaire, politique, économique...). Au mieux, quand il sera possible de faire une délimitation, il faut savoir aussi que toute construction de limites est différente, plurielle, contextuelle, et que ces dernières doivent être définies et justifiées plusieurs fois, conformément au sujet dont il est question. Sa conséquence immédiate se retrouve dans le

fait que, continuellement, l'intérieur et l'extérieur sont mêlés dans n'importe quelle activité. L'un des champs dans lesquels cette confusion est devenue plus étroite est la politique qui, par sa propre nature, a toujours été un gouvernement des limites. Maintenant on affirme comme vérité indiscutable — et probablement sans avoir analysé toutes les conséquences qui dérivent de cela — qu'il n'existe pas de problème important qui ne peut être résolu localement, à proprement parler il n'existe déjà plus de politique intérieure ni d'affaires extérieures, et tout est devenu politique intérieure, en remettant en question même les dénominations traditionnelles de ces ministères. Les limites entre la politique intérieure et la politique extérieure sont devenues extrêmement diffuses, les facteurs "externes" tels que les risques globaux, les normes internationales ou les acteurs transnationaux sont devenus des "variables internes". Notre manière de concevoir et de réaliser la politique ne sera pas à la hauteur des défis qui se posent si la distinction entre "à l'intérieur" et "dehors" n'est pas problématisée, comme les concepts qui sont inadéquats pour gouverner dans des espaces délimités.

Une autre difficulté que pose un tel monde — nous le voyons quotidiennement — est la gestion de la sécurité. La délimitation des domaines de décision et de responsabilité devient confuse. Les menaces à la sécurité n'émanent plus d'un lieu ou d'une source déterminée mais

elles sont aussi diffuses que les flux dont elles se servent, de façon à ce qu'elles nous maintiennent à tous dans un état d'insécurité latente. Au lieu de fronts de guerre qui séparent l'espace de la sécurité des alentours menaçants et le symbolisent en une frontière, ce que nous avons est une insécurité qui est aussi intérieure. Sans abandonner le jeu de l'illustration métaphorique, nous pouvons affirmer que l'espace global a pris le caractère de zone de frontière, avec tout ce que cela suppose par rapport aux effets de compréhension et de gestion de la sécurité.

Et l'un des sujets dans lesquels nous percevons jusqu'à quel point la globalisation n'est pas seulement un agrandissement quantitatif de l'espace mais une nouvelle compréhension du monde, c'est tout un changement de vocabulaire autour de la question sociale qui, il y a longtemps, a cessé de considérer l'aliénation (l'intériorisation excessive) comme le malheur social absolu, puisque c'est aujourd'hui l'exclusion qui l'occupe (le manque d'intériorisation). Dans la représentation spatiale de la communauté politique, "exclusion" équivaut au contraire de fermer, d'expulser hors d'un espace fermé, d'envoyer vers l'extérieur, à la périphérie ou aux marges. Est-ce que cela signifie que, dans un monde sans alentours, l'exclusion n'existe plus? Ce qu'un monde sans alentours veut dire, c'est que les exclus ne se trouvent plus dehors, que l'exclusion se fait à l'intérieur, avec d'autres stratégies et d'une manière moins visible que quand il y avait des

limites claires qui nous séparaient des autres: ici ceux de dedans et là-bas ceux de dehors; maintenant les exclus peuvent être inclus au centre de la ville, de la même façon que les menaces ne proviennent pas d'un lieu lointain mais du cœur même de la civilisation, comme cela semble être le cas du nouveau terrorisme. Les marges sont à l'intérieur, dans nos "alentours intérieurs".

De la même manière que la protection de la sécurité se voit obligée de développer des stratégies plus intelligentes dans un monde qui n'est pas menacé depuis les alentours, la vigilance doit être aussi plus attentive autour de nos mécanismes d'exclusion. Pour être à la hauteur d'un monde agrandi (qui pourrait servir comme référent substitutif à l'idée de progrès, en substituant ainsi le critère du temps par celui de l'espace), il faudrait toujours se poser la question des exclusions que nos pratiques sociales pourraient être en train de provoquer. Le progressisme d'autrefois qui essayait de soutenir le cours du temps est aujourd'hui une spacialisation qui lutte pour maintenir la forme d'un monde sans environs c'est-à-dire sans décharge, sans païens, ni tiers, ni absents.